

Dans mon dos, l'océan des étoiles



LUDWIG MEIDNER

Dans mon dos, l'océan des étoiles

Traduit de l'allemand par
STÉPHANE GÖDICKE

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE PARIS IV^e
2011

TITRE ORIGINAL
Im Nacken das Sternemeer

Tout ce qui nous exalte
Ne porte-t-il pas les couleurs de la nuit ?
NOVALIS

Appels enflammés d'un peintre
– écrits au scintillement de la baraque de garde
– dédiés à monsieur Ernst Gosebruch, à Essen-Ruhr

Ce texte a fait l'objet d'un atelier de traduction au Lycée franco-allemand de Buc, auquel ont participé : Hélène Bigot, Laura De Winter, Lucile Guéin, Coralie Leclerc, Adèle Le Tan, Aurore Monteillet, Claire Néri-Fuchs, Jessica Noy--Gsell, Joséphine Pasco, Marion Stietel, Marie Ullah, Lana Al Zaidi.

Le résultat est présenté sous la responsabilité du traducteur.

Im Nacken das Sternemeer a paru pour la première fois en 1918, à Leipzig, chez Kurt Wolff.

© Darmstadt city Archives, pour le texte.

© Ludwig Meidner-Archiv, Jüdisches Museum der Stadt Frankfurt am Main, pour les dessins.

© Éditions Allia, Paris, 2011, pour la traduction française.





INVOCATION DU DOUX, DE L'INSATIABLE PUNISSEUR

RAMASSE les jours à la pelle. Front labouré – se déchaînant en ces jours de la fin de l'été. Consume-toi dans ton étroitesse, dans ton silence piquant. Ohé, les pieux sont ardents – ils t'encerclent, se dressent en barreaux autour de toi, ils sont doux. Danse, saute. Que la concupiscence siffle sur tes lèvres épuisées de baisers... Ce petit cercueil est mignon. – Passer des années à ramper obstinément sur le sable et geindre de désespoir... Pour nous tous, les années se sont faites paresseuses et hivernales... De nouveau, un homme est parti. Hier encore, la panse remplie, il chantait des chansons, titubait. Désormais, mare de puanteur, bleu, il s'écoule par tous les trous. Saisissez-le, jetez-le dans sa boîte. En avant la musique. Nous filons vers la forêt de pins et n'avons guère de temps à perdre avec toi, cher frère humain. Appelle les petits vers – eh, petits vers – ils doivent s'inviter chez toi et remplir leurs petits ventres. – Qu'est-ce qui bat dans mon cerveau, qu'est-ce qui s'écoule dans ma poitrine ? Tout cela m'est inconnu. Je dis oui, j'acquiesce à voix haute et tends l'oreille. Devant cette tombe terrifiante, ma bouche se tait. Mon cerveau se tait. Les braves gens ont mis des masques et ricanent comme des chevaux. Pourquoi y a-t-il des arbres alentour, des toits et des firmaments claironnants. Je vois toutes les nuits les étoiles, des étoiles indifférentes qui se chassent dans l'infini. Espèces de canassons, pourquoi cette course folle, verticale ?! Qui vous a dit de galoper ?! Avez-vous une volonté propre, capricieuse, ou bien êtes-vous les esclaves de ce Seigneur impitoyable, dont les cœurs humains balbutient le nom pour se consoler ?! – Guerre et catastrophes, maladies, disette et inondation – les petits hommes errent en pleurant, crachent du sang, se moquent de leur propre espèce, se tordent la bouche avec les doigts. Innombrables sont ceux qui ont quitté leur patrie, qui ont été bannis, chassés ; ils tremblent, pauvres comme des gueux, affamés. Agonisent dans l'embrasement des incendies. Ô peine

agonisante, ô incendie sur toutes les collines et tous les sommets... Incendiaire, espèce de vaurien, où es-tu ? – Créateur des forêts, des montagnes immenses, des rapides, où es-tu ? Inventeur des bossus, des aveugles, des culs-de-jatte et des nains, des lépreux et des crétins ; toi qui suscites les poètes et les prêtres, les comètes et les arcs-en-ciel, où es-tu ? D'où viens-tu, d'où viens-tu, ruisseau de sang qui murmure en moi ? D'où vient cette force étrange et mouvante qui me pousse à marcher, à languir, à m'abrutir, à balbutier, crier, jubiler ? Où es-tu, où es-tu ? Dis ton nom, fais-toi connaître, écrin du malheur, aiguillon, galérien, agitateur en moi !

Je déferle par-dessus des dunes de sables. Mon pied bégaie sur le sable de la lande. Ma poitrine résonne infiniment et l'exultation m'embrase. Écoutez ça, écoutez ça, vous tous, les affaiblis ! Vous qui gémissiez ici-bas ! Dieu est vivant ! Vivant. Il existe, le Dieu vivant. Je l'ai toujours deviné, toujours su, toujours aimé ; je cherchais mon salut dans ses voies. Mais maintenant je dois l'admettre à voix haute : il existe, celui qui gronde depuis les Éons ; celui qui orne les prairies de fleurs ; qui dispense l'amour aux aveugles de naissance et offre sa grâce aux mendiants décomposés. Geigneurs, gémissieurs, et vous qui, dans les tombes, riez de la douleur d'autrui, chuchoteurs et fiancée du vent dans les airs – il vous est une rosée de délice, un conseiller, un apaiseur et un bras paternel. Pour vous, masses en ébullition, pour vous millions sur les continents, il est celui qui avertit, menace, tourmente, étrangle. Il chante sur chaque branche. Dans les pierres, il n'est pas muet. Dans les rochers gronde son pied. Et sur les montagnes de nuages, les névés des glaciers et sur les sommets arrondis des lieux désertiques résonne le chant de sa bouche terrible. Toi, soleil, titubant dans le spasme hurlant du midi, toi son camarade : comme tu es insupportable. Comme tu es insupportable, tas d'excréments déposé par le promeneur au bord du chemin, luisant et chaud, et qui me fait éclater la tête dans l'instant. Et vous, zones insondables de l'espace, atmosphères brûlantes autour de l'étoile polaire, mondes astraux qui craquent dans la région la plus haute... vous êtes les preuves

de sa terrifiante, de son impénétrable poigne. – Mais je n'ai pas cette sagesse tous les jours. Dois-je regarder dans l'infini pour t'étreindre, mon père ?! Quand tu n'es qu'un simple murmure dans ma petite poitrine, tu es bien plus superbe que dans les sphères là-haut et je te vois plus près que jamais. Lorsque je suis calme et sage, tu viens doucement à moi. Tu rayannes dans mon corps meurtri, tu le rends doux et chaud.

Boiter, s'accroupir, raboter, pleurer des rires moqueurs... fanfaronner... et bourdonner comme des bourdons. Haleter sur les digues... cueillir du soleil... dormir jusque midi passé... laper l'eau dans le creux des mains... mordre dans l'herbe de la forêt et rire. Courir jusqu'à la rivière. Lancer un hameçon aux poissons. Guetter méchamment et mourir de honte lorsque les petits poissons déchiquetés gisent dans ton plat. – Sautiller sur la passerelle, avec, dans l'oreille, les cantilènes de ce jour de juin. Rafler des fleurs, des branches écarlates, des roseaux et des nénuphars. Attendri par le murmure des bovins, folâtrer dans la lueur blanche et être fou, soupirer follement... Se faner, fatigué des jours d'été. Dans la forêt s'étendre sur une couche, une brassée de balles de céréales en guise d'oreiller. Somnoler toute la nuit ; reposer sans rêves dans la forêt d'été. – Ainsi passent les jours, les jours traçant leur route comme des voiliers... Mais il me manque quelque chose. Je ne sais pas, je ne sais pas, il me manque quelque chose. Je gratte en cherchant entre les troncs. Je porte la main à mon front en tremblant. Il me manque quelque chose. J'ai perdu quelque chose. J'ai des pensées – mais elles ne durent que jusqu'au prochain buisson. Mes artères sont lourdes et, à l'intérieur, cela ne bouillonne pas comme d'habitude. Tantôt je me tiens hésitant au coin de la prairie. Tantôt gauchement puénil dans ma chambre. Et demain, je serai désespéré. Demain, le doute viendra crever ma poitrine pour y faire un trou profond et traîner ce cœur impuissant sur l'échafaud. Le doute, ce harponneur perspicace, lance son grappin et fait mouche. Il me traîne des jours durant dans la mer torve de la honte et de l'amertume. Qu'est-il advenu de moi ?! Je ne vois plus les couleurs du

ruisseau forestier ni les frémissements des animaux muets. Les nuages sont figés au-dessus de moi. Les nuits sourdes-muettes et aveugles comme mon cœur rabougri. À quoi me servent maintenant les Saintes Écritures et les livres des pieux magiciens que je traîne avec moi toute la journée ? Ils ne se laissent pas desceller, et leurs paroles les plus profondes demeurent dures et indifférentes sur le papier. – Passe les nuits dans des bouges, des cafés ; cherche ton salut dans des forêts et des jardins de fleurs. Tu ne le trouves pas, tu ne le trouves pas. Tu ne vois que l'être figé comme des flaques d'eau partout après une averse. Comme les hommes dont les croassements jaillissent de leurs gorges. Comme des possédés ne cessant de tourner en boucle. Sans cesse, les mêmes clochers sonnent pour annoncer le repos aux hommes. Mais ils ne bougent pas et aucune flamme céleste ne s'allume sur leurs têtes. Je cours de pièce en pièce, de livre en livre. Les pensées ne jaillissent pas. Elles restent paresseusement étalées comme de la poussière... Pourquoi gardes-tu le silence et ne te révéles-tu pas, Dieu qui dispense les grâces, apporte la rosée, nourrit ? Ai-je été mauvais ? ai-je été haineux ? joueur et capricieux ? ai-je méprisé tes créatures ? ai-je par trop couru après l'amour terrestre ? N'ai-je pas voulu dominer ma paresse ? T'ai-je jamais oublié et ai-je une seule fois pensé du mal de toi ? Ou bien alors t'ai-je évoqué légèrement devant les hommes ? Mon Dieu, Dieu infiniment doux : c'est toi, toi que je cherche à nouveau. Étincelle de bonheur dans ma poitrine, allume-toi et ne me laisse pas dépérir. Voilà des semaines que j'erre comme dans un sommeil malade. Je me prosterne mais la ferveur ne s'empare pas de mon enveloppe charnelle. Je marche comme cassé en morceaux, car tu n'es pas avec moi, mon bien-aimé ; toi, le galérien, l'agitateur en moi. Où est mon courage, ma droiture et mon assurance ? Je porte la vengeance et la colère inscrites au front. Où es-tu, voix intérieure, qui me dit toujours le vrai ? Qui me nourrit et me guide ? Mon corps m'est un terrible fardeau. De toute part, il y a des murs que je dois traverser, mais mes jambes ne sont pas assez solides et les cris d'orfraie de mes



frères nus autour de moi me font sans cesse vaciller. Ah, être poète ! Ivresse des voyelles ! En maître de la parole, vaciller et danser... Être peintre ! Grand bonheur terrestre ! Lutter avec les démons et laisser éclater sa furie en nuages orageux... Être un combattant de la liberté ! Main dans la main avec tous les frères humains, intrépide, avoir le courage du martyr... Mais que vaut tout cela au regard de ta grande miséricorde, de ta surnaturelle ardeur, ô mon père ?! Toi qui transformes, changes, transfigures, toi qui annules les dualités, toi le plus sage parmi les docteurs. Que représente le bonheur du poète, du peintre, du combattant d'ici-bas en regard de ta plénitude, de ta douce paix, de ta suprême, de ta profonde félicité ?

Toi questionneur dans la nuit, quand le givre tombe sur moi, quand les étoiles aboient et que la lune fume. Si je suis sans ta grâce, alors je ne sais rien de l'être. Impuissant, jette la cervelle chaude contre le mur. Toi, ultime raison, que de larmes tu me tires en pareille heure. Que de vilains choucas se pressent alors autour de moi. Comme je dois me lamenter devant toi, d'un ton accusateur. Parce que tu nous tourmentes sans cesse avec la pulsion sexuelle. Ah, nous nous vautrons dans la volupté, comme des fous, comme des bêtes. Toi, Dieu, tu as envoyé la faim dans nos estomacs. L'estomac et le bas-ventre, le double astre de la honte qui brille jour et nuit en cet enfer terrestre. Les petits hommes vivaient au jour le jour en jubilant, t'oubliant toi et ta loi sévère. Ils voulaient construire une nouvelle tour de Babel et lui inventèrent des noms orgueilleux et l'appelèrent "civilisation". Mais toi, Dieu, tu en as brouillé le sens. Par une nuit chaude du cœur de l'été, tu as complètement ruiné leur œuvre et les ouvriers ne comprenaient plus leur langue. Tu as rendu stupides les plus sages. Méchants et assoiffés de sang les plus justes. Toi, mon Dieu, tu nous as poussés dans le péché pour ensuite brandir terriblement le fouet de vengeance. Tu nous as de nouveau envoyé dix fléaux et tes petites créatures se tordent comme des petits copeaux devant toi. Tu as déchiré leurs petits corps. Tu as creusé des sillons sanglants dans leur dos. Tu as tranché des jambes et des pieds. Et sur des cuisses

déchiquetées, on distingue la trace de tes doigts. Toi, l'affligeur, tu as jeté mille fois sur nous tous les malheurs en l'espace de trois ans. Nous t'implorons maintenant en vain, persécuteur, fouetteur jamais rassasié. Ah, tu es terrible. Qui peut se tenir devant toi, lorsque tu es en colère ? Lorsque du Ciel tu donnes à entendre le jugement, le royaume terrestre prend peur et se tait. Mais tu laisses tes favoris intacts. Ils s'avancent indemnes et sereins à travers le carnage de sang. – Pourquoi t'es-tu choisi des favoris, toi le Juste ? Pourquoi ne sommes-nous pas tous tes favoris ? Chaque seconde, tu fais périr un misérable ver. Et chaque seconde, tu en tires un des mucosités du ventre maternel. À chaque seconde, tu déchaînes tous les affects ; meurtre, assassinat, fornication, folie, diablerie, avarice et avidité. Aide-nous, aide-nous, car la fange nous arrive jusqu'à l'âme. Aide-nous, car le pays est en flammes. Soutiens-nous, squelettes venteux, toi le créateur des souris et des généraux, des bleuets et des mers du monde. Toi qui barbotes dans le sang, toi qui décimes les troupeaux, les nids douillettes des familles. Un seul sourire de toi et des milliers d'hommes tombent raides morts. Un petit cri, et des villes peuplées volent en éclats. Tes souffles sont séismes et cyclones. Et quand tu dors, la lune s'assombrit et de nombreuses étoiles chavirent en grondant dans l'espace infini. Mais tu accordes ton soutien à l'orphelin ; tu n'oublies pas le dernier des journaliers malades. Chaque jour, tu donnes son repas à l'araignée, et la mouche éphémère trouve à se satisfaire. Et quand un pauvre bougre poussé à bout pose sa caboche baignée de larmes sur les rails et attend l'express qui le broiera – alors, Dieu miséricordieux, tu envoies un ange qui le relève et le ramène dans la vie insensée... dans cette vie rugissante, être heureux...

Je m'ébranle comme une tempête d'automne dans ma cage d'oiseau en bois. Dehors, la lune craque et les peupliers sifflent dans la mer de nuages. Je suis encore tout assailli de souffrance et d'effroi à force de songer au destin du monde. Je bâfre des harengs et lance les têtes par la fenêtre. Autour de moi surgissent des visions de mes futurs corps, cependant que les chiens de l'enfer tachetés

de rouge reniflent mes pantalons dans un bruit de chaînes. Je vois les dernières cendres de mon corps actuel se disperser dans mille ans ; se décomposer le dernier de mes os pourris. Ha ! La certitude me transporte dans des mondes lointains où mon âme est plus pure et où, plus proche de l'ardeur divine, elle pousse des cris d'allégresse. Le manteau de feu de l'Éternel enveloppe mes joues souriantes. Je chute ; d'un profond élan du cœur je lève les mains. Je suis ivre et je chante silencieusement avec ma bouche...

Danse, saute... Ce petit cercueil est mignon... Vas-y, créature tirée de la poussière, vas-y...



NUITS DU PEINTRE

FOURMILLEMENT de bleu de Paris sur des fonds de gesso¹ luisant ; du jaune de zinc cynique, râleur ; du blanc avec du noir d'ivoire : la teinte des grabataires ; du vert permanent à côté d'un cri de vermillon ; de la terre d'ombre, du cadmium clair et un outremer ardent – d'une façon générale, il faut limiter la présence de tubes de couleurs à l'huile, gras et débordants. Se barricader entre quatre murs d'atelier gris cendre, faire des acrobaties devant de grandes toiles, pester seul, fulminer, se gratter et avoir au poing une palette du tonnerre.

Je m'imagine les choses les plus grandioses, des fourmillements apocalyptiques, des prophètes hébraïques et des hallucinations de fosses communes – car l'esprit est tout, la nature peut m'être dérobée. Mais ça ne suffit pas : les tubes débordants d'huile sont presque plus importants parce que les couleurs participent à la peinture, à l'invention, à la fête.

Parfois je m'installe devant le chevalet, abruti et vidé, et je ricane dans ma barbe de trois jours et mes joues couvertes de taches de rousseur ; alors un contour jaillit soudain de ces dures galettes de chrome, le vermillon commence à crier, et sous mon pinceau de soie se construit progressivement un extraordinaire monde chaotique.

Oui, des couleurs, des couleurs sans nombre ! Je me marierai à la propriétaire d'une usine de peinture à l'huile. Ma femme m'apportera en dot mille tubes de chaque couleur, terre d'ombre, ocre, cobalt, blanc de céruse et laque de garance. Ma femme sera anguleuse, frénétique, torride. Il faut qu'elle ait des bras de plusieurs kilomètres de long, qu'elle m'enroule fermement contre elle. Nous voulons nous entasser dans le lit étroit, Ida, et rêver de terre d'ombre brûlée. J'arracherai ta tête avec mes dents et je jouerai avec à la balle au prisonnier durant mes nuits crues, dissolues.

Vous, nuits d'hiver ! Ardeur, impétuosité jusqu'à six heures du matin. Par ici les arcs enneigés de flocons. Avec des doigts tremblants,

1. Gesso : mélange utilisé comme enduit, le plus souvent sur des panneaux de bois. Isolant, il permet en outre d'obtenir une surface polie et blanche qui donne de l'éclat aux couleurs. (Toutes les notes sont du traducteur.)

j'enfouis profondément dans la neige le plomb du charpentier. Oui, je suis un dessinateur rigoureux. Mon crayon file dans tous les sens. Je dépose un chaos d'encre de Chine derrière Sirius. Un petit enfant y pleure. Nul frêne pleureur pour donner de l'ombre.

Par ici la bouteille de rhum, il faut que je picole. Je presse le chevalet contre ma poitrine imberbe et j'entame une danse obscène, comme un ivrogne. Par ici la monnaie, mesdames. Je veux louer six vieillards. Je les enfouirai sous de nombreuses mottes de terre rugueuse, de telle sorte que seuls leurs genoux saillants et leurs mains décharnées dépassent. C'est ainsi que je veux les peindre avec des couleurs hilares.

Récemment j'ai erré pendant des jours d'impuissance, le crâne enfumé, le ventre lourd et les mains contrariées. Je me suis avachi sur une chaise pendant des heures, j'ai fouillé hagard dans des volumes de poésie, goinfrerie muette, et cet enfer se dressait fixement autour de moi à la manière d'une cage de vautours. Là, je restais allongé la nuit, étalé comme un broyé à côté d'une montagne de cendres et du tuyau de poêle suractif. Je me vautrais dans la mélancolie et les visions confuses. Pendant des minutes entières, j'avais des plaisirs terribles et ensuite les lourds taureaux et les mulets et la hie de plomb de l'hébétude tournoyaient autour de moi.

Aujourd'hui, le 15, déferlent les teintes de la mer en furie. Je maçonne des tours d'habitation dans des paysages dansottant de croissants de lune. Pendant six heures, j'halète devant des chevalets. Un jour gros de nuages point avant que je m'écroule sur mon lit... La nuit me retrouve dans ses murs. Avec de larges pinceaux, je fais des cercles autour de collines et de rocs pointus, et je presse avec l'index et la paume la pâte du ciel. Des cris étouffés dans le cœur, c'est ainsi qu'il en va de la grande trajectoire dessinée par la lune là-haut dans le ciel. Je suis intact et mon front est magnifiquement sillonné de rides. J'appelle Bosch et Breughel mes véritables frères. Je vide des tubes de terre d'ombre en un clin d'œil. Le cinabre frémit en diagonale du tableau autour des têtes stupides des fuyards, et les éclairs jaunes de zinc font voler en éclats les ossements des surfaces nues.

